

Hercule rougit légèrement, et dit la tête haute :

— Commandant, je suis faussement accusé, je n'ai trahi personne.

— Vous avez quitté votre poste hier ?

— C'est de cela seul que je suis coupable.

— On vous a saisi ce matin dans une réunion de factieux ?

— J'étais là fort innocemment.

— C'est bien vrai ! s'écria Langevin, qu'on retenait comme témoin ; mais on le fit taire.

— Déclarez ce qui s'est passé là, dit le commandant.

— Commandant, c'est ce que je ne puis dire.

— Les faits parlent d'eux-mêmes ; vous n'avez qu'à vous justifier, s'il est possible.

— Commandant, répliqua le capitaine d'un ton ferme, il est inutile de me presser.

— Limoëlan, s'écria le commandant avec impatience, c'est vous reconnaître coupable. L'arrêt n'est pas douteux, car vous êtes un traître.

Quelques voix s'écrièrent dans la foule : Non ! non ! et ces mots furent mêlés d'applaudissements qui semblaient involontaires.

— Qu'on écarte ce peuple ! s'écria le commandant, et, tandis que les factionnaires refoulaient les curieux, il se retourna d'un air agité vers les officiers. On parla chaudement et à voix basse.

— J'ai des ordres pressans, dit le commandant ; nous avons déjà mis trop de lenteur. On veut une exécution immédiate et sans cérémonie, sans jugement ; je suis fort embarrassé.

Les officiers s'entretenaient avec vivacité, après quoi le commandant se retourna :

— Limoëlan, vous êtes condamné à la peine de mort. Je prends sur moi d'attendre pour l'exécution l'arrivée de l'adjudant-général. Sergent, qu'on emmène cet homme et qu'on le garde à vue.

Les tambours couvrirent l'agitation dont furent suivies ces paroles. Hercule fut reconduit dans la salle qu'il occupait, et, comme il se frottait sa blessure et qu'il était très faible, il prit quelque peu de nourriture qu'on lui avait apporté. A la fin du jour, dès qu'on le laissa seul, il courut à la fenêtre, d'où l'on voyait sur les toits voisins les dernières lucres du soleil s'éteindre dans un ciel noir ; de là l'on apercevait Laroche, une métairie située sur la hauteur de l'autre côté de la vallée, et d'où devait partir le signal des conjurés.

Hercule connaissait son père, et la fermeté de ses résolutions le faisait trembler. Il frémissait des malheurs qui pouvaient éclater ; mais, d'autre part, ses révélations envoyaient le comte à l'échafaud, et il ne se croyait pas le maître des secrets qu'il avait surpris. Quant à sa vie, il n'y songeait même point. Il demeura longtemps la tête appuyée aux barreaux, déchiré par ces combats. Le jour était tout-à-fait tombé, il tira sa montre, la fit sonner dans l'obscurité, et s'assura que dans dix minutes tout serait décidé. Dans cette anxiété, il tenait les yeux fixés sur Laroche qu'il avait peine à distinguer dans la pâle clarté du ciel. Il crut bientôt apercevoir une faible lumière sur le fond noir du coté. Peu après, une traînée de feu s'éleva sans bruit dans les airs c'était la première fusée, il en fallit deux pour le signal. Hercule respirait à peine. Après quelques secondes, qui lui parurent un siècle, une lueur sinistre annonça la fusée fatale, ses jambes fléchirent, et il allait quitter la fenêtre quand il vit une troisième fusée monter aussitôt après la seconde. Il ne se rappelait plus ce dernier signal ; mais assuré que l'exécution serait marquée par deux fusées, il vit là positivement un changement qui ne pouvait être

qu'un contre-ordre motivé par les événemens de la matinée. Il joignit les mains dans son transport, comme pour remercier le ciel d'être du moins le seul à mourir. Sa dernière crainte était que les factionnaires ne donnassent l'alerte : il écouta avec de nouveaux battemens de cœur ; tout demeurait tranquille, il n'entendit qu'un faible cliquetis et le pas du grenadier qui se promenait d'un bout à l'autre du corridor ; mais, ainsi qu'il arrive souvent dans l'obscurité, ce silence et cette attention même le firent frissonner comme un enfant, et dans ce moment d'horreur involontaire il entendit une voix sourde qui disait près de lui : — Ne faites point de bruit, quelqu'un va s'approcher de vous.

Cette voix, dans cette salle, et je ne sais quels souvenirs soudains de ses aïeux firent un moment chanceler sa raison.

— Etes-vous préparé ? reprit la voix.

— Approchez, dit Hercule en tressaillant, car cette voix, il crut encore la reconnaître.

Un bruit imperceptible se fit le long du mur, il fut suivi d'un froissement et d'un pas sourd, et le personnage, que le capitaine sentit à ses côtés, lui dit :

— Me reconnaissez-vous ?

— Oui, mon père.

— N'ayez donc pas de crainte, je viens pour vous sauver.

— C'est vous, mon père, qu'il faut sauver, dit Hercule dans son agitation ; mettez-vous en sûreté, il en est temps encore.

— Je sais tout, interrompit le comte, vous serez fusillé pour avoir refusé de nous dénoncer ; ne perdons pas le temps, je ne songe plus qu'à vous. Vous êtes ici une centaine d'hommes, dans cinq minutes ils seront égorgés jusqu'au dernier. Je n'ai qu'à brûler l'amorce de ce pistolet sur le toit de cette maison ; mes amis, cachés jusqu'au jour près d'ici, sauteront en trois bonds sur les postes. Impossible de leur résister, et vous êtes livré infailliblement. Vous reconnaîtrez ensuite comme il vous plaira les façons d'agir de la république à votre égard. Je ne vous demande pas de prendre part à l'action. Dans tous les cas, voici des armes.

En même temps, le comte lui présentait dans l'ombre des pistolets qui tremblaient dans sa main, et que le capitaine repoussa doucement.

— C'est inutile, monsieur, je suis tout résolu à mourir ; mais je veux mourir seul et sans mériter l'accusation dont on me charge. D'ailleurs, j'ai prêté serment à la république ; je ne deviendrais un traître qu'en m'échappant.

Le comte garda le silence un moment.

— Je vous entends, vous ne voulez point de violence. Tentons la fortune ensemble. Vous voyez combien j'ai pénétré facilement jusqu'à vous ; il y a derrière la plaque de cette cheminée un passage qui a plusieurs issues sur les toits et dans les caves de cette maison. Vous n'avez qu'à me suivre, nous nous sauverons ou nous mourrons ensemble.

Hercule répondit d'une voix altérée :

— C'est une grande joie pour moi que de mourir avec votre estime ; je ne puis renoncer à celle de mes camarades. Sauvez-vous seul, mon père ; pour moi, je ne vous suivrai point.

— Et vous avez raison, dit brusquement le comte ; je regrette qu'un homme comme vous ait servi une pareille cause. C'est donc là ce que vous voulez ?

— Je voudrais aussi vous embrasser, mon père.

Le comte ouvrit les bras, et dans cet embrassement Hercule sentit que le visage du vieillard était mouillé de larmes. Entre ces deux hommes, il n'était pas besoin d'un mot de plus. Le comte se dégagea des bras de son fils, et disparut sans bruit comme il était venu.

Hercule, demeuré seul, et rassuré sur l'unique sujet de ses inquiétudes, se laissa tomber sur la grande chaise qu'on lui avait laissée, et, nul bruit extérieur ne l'alarmant sur l'évasion du comte, il s'endormit profondément.

A cinq heures du matin, un sergent vint le secouer, et lui dit avec émotion que l'exécution, d'abord marquée pour six heures, avait été retardée d'une heure, parce qu'on voulait attendre l'adjudant-général, qui serait alors arrivé.

— Mais j'ai pensé, mon capitaine, ajouta le vieux soldat, que vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir une heure devant vous.

Hercule s'assura facilement qu'il n'y avait point eu d'alerte dans la nuit.

— Capitaine, reprit le sergent, il y a là un paysan qui a pleuré toute la nuit au dehors, mais on a défendu de le laisser entrer.

— Je l'aurais embrassé avec plaisir, c'est un vieil ami ; mais il faut obéir. Aussi bien ce pauvre Langevin n'aurait attendu. Dis-lui de ma part de s'en aller.

Hercule demeura seul, car aucun des officiers ne se sentit le courage de le revoir. A six heures, un piquet le vint prendre ; deux sous-officiers se placèrent à ses côtés, et l'on se mit en marche en silence. Les troupes étaient en bataille à quelque distance du château, au milieu de ce plateau même où il était bâti, et d'où il commandait les cotéaux voisins.

L'adjudant-général Malscigne venait d'arriver, et c'était le signal qu'on attendait. Le piquet parut sur le lieu de l'exécution, tandis que l'officier-général s'installait dans la salle même que le prisonnier venait de quitter. En passant devant les rangs, Hercule cherchait des yeux quelques-uns de ses camarades, mais ils ne purent soutenir ce dernier regard, et affectèrent de se détourner. Tout à coup un certain désordre se manifesta dans le groupe des officiers. Un homme décoré d'épaulettes sur un habit bourgeois tout souillé s'était jeté au milieu d'eux, et demandait impérieusement à parler à l'officier supérieur.

— C'est moi, dit le commandant Bescher ; mais qui êtes-vous et qu'avez-vous à dire en un pareil moment ?

— Précisément, le temps presse. Vous allez fusiller le meilleur officier de la république. Je suis le comte de Limoëlan. Vos soldats me connaissent.

— Assurez-vous de cet homme, s'écria le commandant.

— Je viens tout exprès ; jugez-moi sur-le-champ, je suis prêt à vous donner les renseignements qui vous manquent. Quant à cet officier, j'allais le faire fusiller pour nous avoir surpris. C'est moi qui l'ai blessé au bras. Le complot n'est plus à craindre, les gens qui me secondaient sont en sûreté ; je vous livre ici le chef, mais ce jeune homme est innocent.

Hercule, jusque-là si ferme, pâlit au milieu des soldats, sans entendre ce que disait son père, mais ne le devinant que trop. Les officiers, déjà émus en sa faveur, pressentaient la vérité et admiraient l'étonnant caractère de ces deux hommes ; ils entouraient le commandant, qui était fort touché lui-même et qui dit enfin :

— L'adjudant-général est là, cela le regarde ; allez lui dire ce qui se passe et lui demander ses ordres.

Un officier parut, laissant les soldats sous les armes ; les autres allèrent entourer Hercule. Le comte, debout entre deux grenadiers, attendait d'un air fort calme. En un clin d'œil, le lieutenant revint, et tous les spectateurs, en le voyant venir de loin, éprouvaient au même degré l'effet de cette scène. Cet officier remet un papier au commandant, qui lit, jure sous sa moustache, et le jette en donnant un ordre. Il y avait sur ce papier ces mots tracés au crayon :

« C'est une comédie. Ils conspiraient en famille. Exécutez-les sur-le-champ ; je prends tout sur moi. »

Les grenadiers qui escortaient le comte le conduisent à côté de son fils, et cette horreur s'exécute avec le silence et l'apparence impassible des mouvemens militaires. L'attendrissement du commandant perça dans ces mots dits à voix basse :

— Finissons-en vite.

En effet les préparatifs furent si rapides, qu'on négligea de bander les yeux aux deux prisonniers. Au dernier commandement, le père et le fils se